

HISTOIRE DE LA TOURAINE

**LE FAUBOURG
SAINT-SYMPHORIEN DE TOURS
AU DÉCLIN DES HÔTELLERIES, DU MILIEU
DU XVIII^e SIÈCLE AU DÉBUT DU XIX^e**

Guy LALANDE*

RÉSUMÉ

L'ancien faubourg Saint-Symphorien de Tours, devenu quartier Paul Bert au début du XX^e siècle, a connu de profondes transformations à l'époque contemporaine. Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il est pris dans une mutation majeure ; celle que produit la réalisation de la grande percée Nord-Sud. Une réorientation de la circulation s'épanouit alors, qui marginalise le faubourg. C'est dans ce contexte qu'on observe l'extinction de l'une de ses activités anciennes majeures : l'hôtellerie. Pourtant, le déclin des hôtelleries est antérieur à l'ouverture du nouveau pont, en 1779. Mais cette ouverture, suivie de la nouvelle conjoncture des années de la Révolution et de l'Empire, a précipité sa disparition. C'est ce que révèle une étude attentive des minutes notariales conservées aux archives départementales d'Indre-et-Loire (ADIL).

RESUMEN

El antiguo arrabal Saint-Symphorien se convierte a principios del siglo XX en el conocido y actual barrio Paul Bert. Éste ha sufrido numerosos cambios en la época contemporánea. A mediados del siglo XVIII, se ve involucrado en una transformación mayor ; la cual se debe a la apertura del gran eje Norte-Sur. La nueva orientación del tráfico acarrea entonces no sólo la marginalización del arrabal sino también la desaparición de una de sus actividades más antiguas e importantes : la hostelería. Y sin embargo, el declive de la hostelería es anterior a la construcción del nuevo puente en

* Professeur agrégé honoraire au lycée Balzac de Tours et président honoraire du comité de quartier Paul Bert.

el año 1779; Pero dicha construcción y la coyuntura de los años de la Revolución y del Imperio aceleran la desaparición del sector hostelero. Es analizando atentamente los actos notariales, guardados en los archivos departamentales de Indre-et-Loire “ADIL”, como resulta posible ponerlo de manifiesto.

Lorsqu'on étudie les registres paroissiaux de Saint-Symphorien de la deuxième moitié du XVIII^e siècle¹, on se rend compte que les curés Gayant de 1741 à 1777, puis Michau jusqu'en 1792, inscrivent les noms d'une trentaine d'aubergistes différents. Dans les actes notariés, le vocabulaire est bien précisé : *l'exploitant d'une hôtellerie est un aubergiste*. Dans une dizaine de cas, le curé Michau écrit aussi le nom de l'hôtellerie; par exemple, Henri Lourmand, « hôte de Sainte-Catherine » ce qui constitue l'autre appellation de l'époque. Il est donc avéré que les aubergistes étaient nombreux dans le faubourg Saint-Symphorien de Tours, au début de la période qui nous intéresse. Et ceci est ancien. Or en 1840, il n'en subsiste plus un seul.

Comment expliquer la disparition d'une activité aussi importante en aussi peu de temps ? La réorientation du faubourg dans l'organisation de l'espace de Tours au cours de cette période suffit-elle à l'expliquer ? Le déclin n'est-il pas plus ancien ?

LE FAUBOURG SAINT-SYMPHORIEN DANS UNE RÉORIENTATION SPATIALE MAJEURE, DÉFAVORABLE AUX HÔTELLERIES

Ce territoire occupe un site et une situation favorables. Il est le seul faubourg ancien au Nord de la Loire, car le seul site de tête de pont. « Les ponts de Tours » ont été, du XI^e au XVIII^e siècle, la seule liaison entre le corps principal de la ville et le nord, c'est-à-dire vers Paris. On peut suivre cet itinéraire depuis les ruines du Vieux Pont jusqu'à la rue de Saint-Barthélémy au Nord (fig. 1 et 2). C'est un carrefour de voies terrestres et fluviale, et il existait plusieurs ports sur cette rive de la Loire : Port Barillet, de la Tête Noire et Tortay. Cette situation de carrefour n'a pas manqué d'être exploitée par des activités liées au commerce, au transit en général et c'est bien sûr le cas des

1. Collection des registres paroissiaux numérisés; Tours Saint-Symphorien; ADIL.

hostelleries. Le temps de «Tours ville royale : 1356-1520»² a contribué, on s'en doute, à amplifier, sinon à créer ces fonctions.

Or la fin du XVIII^e siècle apporte des changements décisifs dans la géographie de Tours. C'est le moment où on réalise la grande percée Nord-Sud, avec la Tranchée, l'ouverture du nouveau pont et la construction d'une nouvelle entrée de ville. Cette réorientation majeure se fait principalement au détriment du faubourg Saint-Symphorien. En 1783, le pont gothique ne peut plus être emprunté : il devient le Vieux Pont. Les routes de Paris et du Mans passent ailleurs. La levée est achevée et devient la principale artère de passage et non plus la rue du Faubourg-Saint-Symphorien, ni celle de Marmoutier. Bref, il est marginalisé, par les routes terrestres.

La voie fluviale elle-même est réorientée. C'est plus loin en aval, vers le Portillon, qu'on accoste et surtout sur l'autre rive, le long des quais de Preuilly, là où se tiennent les foires de Tours³. Une marginalisation très forte donc qui, à elle seule, porte un rude coup aux hostelleries. Pour autant, elle n'a pas tué une activité en pleine santé.

UN DÉCLIN PRÉCOCE, SENSIBLE AU XVIII^e SIÈCLE MALGRÉ CERTAINES APPARENCES

Pourtant, des aubergistes figurent parmi les notables du faubourg jusqu'à la fin de la période. Cette notoriété se manifeste clairement dans les minutes notariales et les registres paroissiaux :

- ils sont indiqués par leur profession : hôte, aubergiste, maître-aubergiste, comme les autres notabilités du faubourg ;
- plusieurs achètent des biens, font construire des bâtiments. Vincent Falaise achète une maison neuve en 1749 «grand rue paroisse de St Saturnin»⁴. Henri Lourmand aussi, comme on le verra plus loin ;
- on les désigne parmi les notables : en 1784, Henri Lourmand est nommé député de la paroisse de Saint-Symphorien, aux côtés du notaire Toussaint Radault. Il signe d'ailleurs Lourmand de Sainte-Catherine et non Lourmand-

2. Chevalier B., *Tours ville royale 1356-1520*. CLD, Chambray-les-Tours, 1983.

3. Voir bibliographie à la fin.

4. M^e Pallu : 3 E 8/504.

Jamain du nom de sa femme. C'est pourtant l'habitude semble-t-il, comme on le voit pour son frère : Lourmand-Delalonde ou les Paimparé (fig. 3) qui se différencient de cette manière ;

- l'archevêque de Tours nommé Michel Paimparé, aubergiste du Plat d'Étain dans la rue du Nouveau-Calvaire, comme conseiller de la fabrique en 1803, fonction qu'il a occupée jusqu'en 1810 ;
- par leur mariage, leurs milieux familiaux, ils appartiennent à la petite bourgeoisie des métiers : les tonneliers, les forgerons, épiciers... Des milieux dans lesquels on dispose aussi de quelques propriétés ; souvent on dote les filles.

LES INDICES DU DÉCLIN

L'examen des sources notariales aux ADIL, même partiel, est sans équivoque ; partout on ferme. Bien sûr toutes ne ferment pas en même temps.

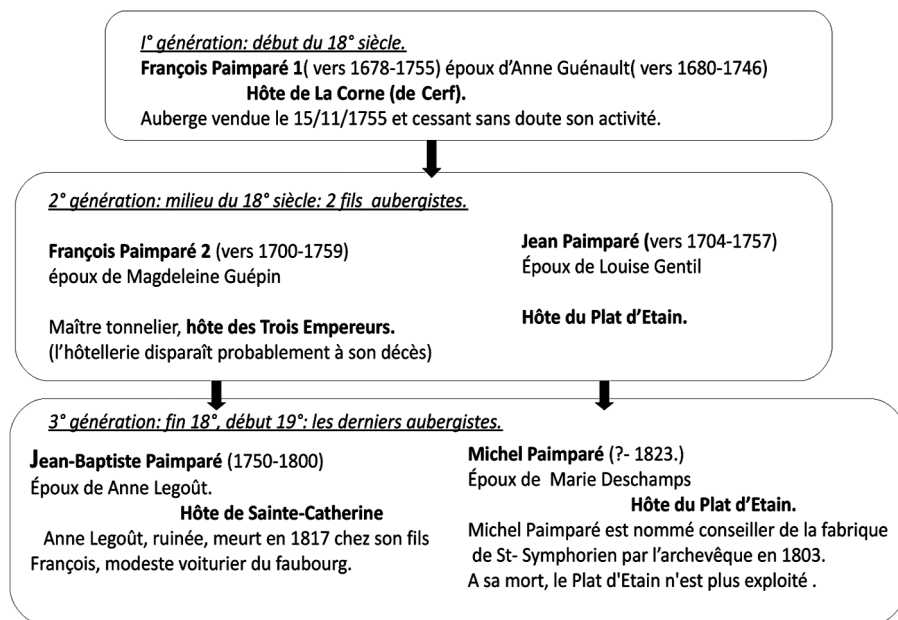


Fig. 3 : Les Paimparé : une dynastie d'aubergistes du faubourg qui s'achève au début du XIX^e siècle.

Les Trois Écus disparaissent en 1789, vendus par le fils de l'aubergiste Choignard à un maçon; *Les Trois Rois* en 1786 par les héritiers Lourmand à un voiturier; plus tard encore, dans les années 1820-1830, *Le Plat d'Étain*, *Le Lion d'Or* et *Sainte-Catherine*. Le déclin de ces établissements se manifeste par des dégradations diverses qui peuvent s'étaler sur plus d'une génération. L'établissement n'est plus exploité ou/et il sert à d'autres activités; il est morcelé entre plusieurs occupants. L'occupant exerce plusieurs activités dont la plus importante n'est plus celle d'aubergiste. Ainsi Michel Bezard, qui était aubergiste et voiturier par terre au *Lion d'Or* à partir de 1806, est déclaré seulement voiturier à sa mort en 1828. L'établissement, vendu d'abord à un officier en retraite, l'est enfin à Eugène Fey en 1841, qui l'abat pour bâtir la soierie du quai, qui vient de fermer ses portes en 2010⁵.

DES LOCAUX EN MAUVAIS ÉTAT

Un exemple peut être fourni par les mutations du *Sauvage* (fig. 4), que les familles Baudoin et Blot ont tenu pendant une bonne partie du XVIII^e siècle comme locataires d'un bourgeois de Tours : Pierre Cuisnier-Desblinières. Mais finalement la donation de Cuisnier père à son fils en 1776 révèle la situation désastreuse de l'établissement. « *Reconnaît ledit Cuisnier père qu'il y a naturellement plusieurs réparations urgentes et nécessaires à faire à ladite maison. Et entre autres, du côté du midy, ce qui a occasionné qu'il n'a pu trouver ny locataire ny acquéreur depuis un an, qu'il l'a fait mettre sur les affiches publiques de cette ville pour la louer ou la vendre... Cuisnier fils [...] n'accepte le présent abandon que sous la condition de pouvoir réparer et améliorer ladite maison ainsi qu'il le jugera à propos, ce qui a été reconnu et consenti par le Sr Cuisnier père...* »⁶

D'une façon générale, les hôtelleries étaient loin d'être toutes florissantes au milieu du XVIII^e siècle, c'est-à-dire bien avant la construction du nouveau pont. On lit très rapidement dans le siècle des traces patentes de déclin.

5. ADIL, minutier des notaires : Radault, 3 E 5/841 ; Billault, 3 E 1/1001 ; Normand, 3 E 4/510 ; Lauly, 3 E 4/574.

6. M^e Dreux : 3 E 5/599.

Le déclin des activités de l'hôtellerie.

De 1774 à 1780, **Le Sauvage** n'est plus exploité comme hôtellerie.
Le 30/03/1780, **Jean Cuisnier**, chanoine de Saint-Laud d'Angers,



vend à **Urbain Compagnon**, aubergiste.
(M° Gervaise: ADIL3E8/688)



8/03/1809: **héritiers Compagnon**
vendent à **Pierre Loiseau**, aubergiste et roulier qui décède en 1811
(M° Juge; ADIL; 3E2/599)

La mutation



1823: **Victoire Loiseau**, fille unique de Pierre Loiseau, héritière du **Sauvage**,
épouse **Pierre Louis Hesnault**, **marchand de chevaux**, qui s'y installe .
Il transforme les lieux, reconstruit des bâtiments.



Vers 1870 : **Pierre Louis Hesnault** cesse ses activités .
En 1874, à sa mort, des locaux sont occupés par plusieurs locataires.

Fig. 4 : Les mutations des activités des hôtelleries : l'exemple du **Sauvage**,
rue du faubourg Saint-Symphorien, proche de Sainte-Catherine.

En 1745, un bail est conclu chez M^e Pallu⁷ entre les propriétaires de *La Tête noire* et un nouveau bailleur. Il est stipulé que « *la preneuse [se devra] d'occuper ladite hôtellerie en qualité d'aubergiste et non autrement* ». Ce qui laisse entendre que d'autres vocations sont possibles ou ont existé ; ce n'est pas un bon signal. Lors du mariage entre Jeanne Jamin et Henri Lourmand en 1747, les parents Jamin, propriétaires des *Trois Rois*, mettent dans la dot de la future épouse l'ancienne auberge du *Coq Hardi*, près des Capucins. Elle était louée pour d'autres occupations. Elle était donc désaffectée.

7. M^e Pallu : 3 E 8/498.

On apprend qu'à l'occasion de la succession de François Paimparé et Anne Guénault en 1755, les aubergistes de *La Corne de Cerf*, dans la rue du Nouveau-Calvaire⁸, cet établissement est vendu à un fermier de Saint-Venant, ce qui met sans doute fin à l'auberge. Les héritiers vendent aussi « *l'ancienne auberge de L'Ours* », près de la barrière de Saint-Barthélémy.

En 1748, un bail est conclu entre les Baudoin exploitants du *Sauvage*, et un maçon, pour louer une partie des locaux de l'hôtellerie.

Et, pour limiter les exemples, l'inventaire du 13 mars 1748, chez Vincent Falaise *Au Cigne de la Croix*, rue du Nouveau-Calvaire, nous apprend que l'hôtelier a acheté entre 1730 et 1748, des parties du *Vieil Cheval Blanc*, qui a donc disparu à cette date.

On assiste aussi à des départs : Urbain Compagnon : l'hôte du *Croissant*, rue du Nouveau-Calvaire, quitte l'hôtellerie après 1760 et meurt en 1785 dans le faubourg La Riche où il tient l'hôtellerie des « *Quatre vents* ».

Enfin, on remarque dans de nombreux cas que le registre paroissial ne cite plus le nom de nouveaux occupants après le décès des prédécesseurs : ainsi *Les Trois empereurs*, pour F. Paimparé ; *Le Croissant* : Urbain Compagnon ; *Le Pot de fer* : Étienne Barillet. Les enfants vendent, ce qui n'est pas un bon indicateur de santé économique.

On peut donc penser qu'un lent déclin des hostelleries se produit, antérieur à 1750, qui traduit certainement une crise de l'offre, qui serait moins adaptée aux besoins d'une clientèle sans doute plus exigeante qu'aux deux siècles précédents. Besoins en déclin depuis la fin de la ville royale ; offres nouvelles ailleurs, notamment vers Notre-Dame-de-la-Riche, et sur l'autre rive en général. La réorientation de l'espace n'a donc pas créé une situation de déclin, elle l'a plutôt précipitée. On peut même s'interroger pour savoir si cette activité n'aurait pas dû s'arrêter plus tôt si elle n'avait pu s'appuyer sur d'autres activités.

D'autres revenus possibles pour soutenir une activité en déclin

Les aubergistes étaient issus des métiers de la petite bourgeoisie de province : celle des artisans et commerçants. La plupart disposaient de propriétés de rapport. Quel rôle ont-elles pu jouer dans le maintien de l'activité

8. M^e Pallu : 3 E 8/513.

des aubergistes ? Les revenus fonciers n'ont-ils pas masqué l'affaiblissement des revenus des hôtelleries ? D'autres ressources ont-elles existé ?

L'exemple de l'héritage Jamin en 1768⁹ mérite attention. Les Jamin tenaient l'hôtellerie des *Trois Rois*, dans la cour du même nom. Ils ont sans doute été les derniers. Le notaire évalue les biens des défunts à 27 259 livres, ce qui laisse plus de 9 000 livres à chacun des trois enfants dont Jeanne, épouse d'Henri Lourmand, propriétaire de *Sainte-Catherine*. L'auberge elle-même : 4 500 livres (une maison banale du faubourg vaut environ 1 000 livres) ; la closerie de Périgourd à Saint-Cyr : 4 199 livres ; la closerie de la Carré, sur le plateau de Saint-Symphorien, comprenant plusieurs corps de bâtiments et plus de 500 chaînées (plus de 3 ha) tant de vignes que de terres labourables : 8 042 livres.

Il apparaît donc que l'hôtellerie ne représente pas plus de 16,5 % de la valeur du total. Et le rapport ? D'après les travaux de Brigitte Maillard et l'exemple qu'elle donne pour Mettray en 1764¹⁰, on peut estimer que pour huit arpents de vigne et de terres labourables, les deux closeries auraient pu rapporter environ 120 livres/an. Ce n'est pas énorme, cependant, l'inventaire au décès d'un closier dépasse rarement 1 000 livres. Mais le propriétaire se réserve le vin. Est-ce pour autant une affaire ?

Rappelons ce schéma simple (fig. 2). Les vignes sont sur le plateau ; les caves au pied du talus de l'escarpement calcaire, et les aubergistes achètent beaucoup de caves dans cette deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ne seraient-ils pas bien placés pour profiter de cette situation de frontière fiscale ?

L'inventaire du *Cigne de la Croix* en 1748 mérite qu'on prête une attention particulière aux caves et caveaux¹¹. *Le Cigne de la Croix* avait été acheté 3 000 livres en 1731 par Vincent Falaise. Depuis cette date il a acquis d'autres biens. Parmi eux une grande cave dans le roc et deux caveaux en 1741 pour 70 livres. L'inventaire de M^e Pallu établit qu'il s'y trouve 24 poinçons de vin tant de 1746 que de 1747, soit : environ 265,6 litres × 24 = 6 374,64 litres. Une consommation quotidienne de 17,5 litres, pour une hôtellerie de cette importance, c'est sans doute possible, surtout si elle a pu être une tête de ligne de diligences. C'est quand même une immobilisation de capital très importante si on la rapporte à d'autres évaluations de biens !

9. M^e Gervaise : 3 E 8/663.

10. Maillard B., *Les campagnes en Touraine au 18^e siècle*. PUR, 1998.

11. M^e Pallu : 3 E 8/503.

Mais dans un cellier du *Vieil Cheval Blanc*, qui a été acheté depuis l'acquisition de l'hôtellerie en 1731, on trouve « *113 poinçons vieux, plusieurs centaines de mairains* (planches de chêne destinées à construire des tonneaux), *douelles* (douves de tonneau, c'est-à-dire les planches assemblées en rond avant le cerclage), *des ustensiles propres au métier de tonnelier... et dans la cave à vin plusieurs chantiers.* » Tout cela indique une activité soutenue de tonnellerie autour du vin. De stockage aussi. Mais pour quelle destination ? La propre consommation de l'aubergiste ou pour d'autres ? La revente ? On parle parfois dans les sources de « *marchand-aubergiste* ».

Henri Lourmand, l'aubergiste de *Sainte-Catherine* de 1748 à 1785, achète aussi beaucoup de caves. En particulier les immenses caves de *L'Orangerie* près du *Lion d'Or* et de *La Croix Quentin*, en 1762. On n'a pas oublié qu'il hérite de la closerie de la Carré, au moment du partage des biens de ses beaux-parents en 1768. On a peine à croire qu'il n'y ait pas de relation entre l'achat de ces caves et la conservation du vin et certainement aussi sa commercialisation.

Et la contrebande ? Vanessa Chevaillier¹² montre que la fraude constatée par les agents du fisc est considérable, lors de leur rétablissement en 1799. On se souvient de la géographie de la fiscalité du faubourg : un plateau couvert de vignes, des caves au pied du talus : cinq octrois sur les voies d'accès, anciennes et nouvelles. Et la principale fiscalité porte sur le vin et les alcools : or on brûle aussi beaucoup de mauvais vin. 5 F/hl de vin et 15 F/hl d'alcool, à comparer au 2,25 F pour le même volume de bière et de cidre.

Les contrôleurs de l'octroi et les agents affectés à la répression des fraudes constatent tous des fraudes énormes, par le fleuve mais aussi par le contournement des octrois et l'organisation du trafic. Ce n'est pas le moins curieux que de trouver dans cette activité des personnalités du faubourg. Ainsi lit-on dans un extrait de rapport du 25 thermidor an 13 : « *La maison de la citoyenne Lourmand située à Groison, près les Capucins sert d'entrepôt à la majeure partie des cabaretiers du faubourg et même à plusieurs de la ville. Elle bénéficiait d'un réseau diffus de communication intra par lesquelles on pouvait introduire toute espèce de fraude. Afin de préserver ses affaires, elle*

12. Voir bibliographie à la fin.

obtint la révision de l'arrêté autorisant la ville de Tours à construire un bureau d'octroi contre sa maison, dans la rue qui conduisait de la rivière au chemin de Groison. »¹³

« *La citoyenne Lourmand* » est sans doute Magdeleine Delalonde, épouse de Louis-Antoine Lourmand décédé en 1798 et qui lui a survécu jusqu'en 1814. Il s'agit du frère d'Henry Lourmand de *Sainte Catherine*, qui était un propriétaire important du faubourg. Avec sa femme, ils ont fait construire les beaux immeubles qui se dressent près de l'entrée du quai, à l'angle de la rue Groison. Entre 1804 et 1819 l'un abrita la Poste aux chevaux de Pierre-Marie Bardon qui avait épousé leur petite-fille ; l'autre, l'hôtel de Luynes, dans lequel séjourna l'impératrice Eugénie, au cours de la nuit du 7 au 8 avril 1808.

Le préfet Pommereul n'est pas en reste ; dans une correspondance du 15 frimaire an 10, il écrit ceci : « *Sans ces barrières, la fraude irait toujours croissant. Bientôt les droits deviendraient nuls, nous savons qu'une grande partie de vin destinée à la consommation de la ville entre par les barrières de la Tranchée et de Saint-Barthélémy, pour y être introduite par les maisons du faubourg La République (nom du faubourg Saint-Symphorien à cette époque) qui ont des issues sur la campagne. Sans ces barrières, il faudrait se déterminer à retrancher de la commune de Tours ce faubourg qui offre une population considérable et ne l'assujettir à aucun droit, mais le remède serait pire que le mal qu'on aurait voulu éviter. Déjà, 22 cabarets sont établis dans cette partie de la ville. Si elle était affranchie de tout droit d'octroi, chaque maison deviendrait un cabaret et il se ferait peu de consommation de vin à Tours car elle deviendrait encore plus facile par le moyen de la rivière. Ainsi général-préfet, nous persistons à croire qu'il n'est pas de moyen plus... favorable à l'intérêt général que de conserver les 4 barrières que nous établissons dans ce moment (note : Tranchée, Groison, Saint-Barthélémy et Vouvray) et même d'en placer de nouvelles, si l'expérience nous prouve que celles déjà construites ne suffisent pas pour empêcher la fraude...* »¹⁴

Jean-Baptiste Chauveau, qui décède en 1808, propriétaire du *Nouveau Calvaire* dont les caves ont des capacités considérables, semble se comporter pareillement. Or il s'agit de notables du faubourg !

13. In V. Chevaillier, *op. cit.*

14. ADIL, 2 O 261/38.

Peut-on imaginer que la fraude fiscale sur les vins et alcools ait été inventée à l'occasion de refondation des octrois ? N'y aurait-il pas là la réactivation de chemins et de pratiques anciennes lucratives pour les organisateurs ? Les propriétaires de caves n'étaient-ils pas bien placés pour en tirer profit ? Auquel cas les aubergistes du faubourg auraient pu se trouver aux premières loges des bénéficiaires de la fraude et ce, bien avant la Révolution. Cela aurait pu alors constituer un revenu d'appoint compensant en partie la baisse d'activité de l'hôtellerie.

L'HÔTELLERIE SAINTE-CATHERINE : UNE BONNE ILLUSTRATION DE CE DÉCLIN

À l'époque qui nous intéresse, l'hôtellerie *Sainte-Catherine* n'est pas l'hôtel *Sainte-Catherine* de l'angle de la rue Rochemardon et de la rue Losserand, que les Tourangeaux connaissent bien aujourd'hui. C'est l'une des découvertes de cette étude (fig. 5).

Les apparences d'une réussite : Henri Lourmand, aubergiste de 1748 à 1785

Henri Lourmand est originaire de Chouzé en Anjou, où il est né vers 1722. Issu d'une famille de marchands et marchand lui-même, comme l'indique le contrat de mariage passé le 6 février 1747 chez M^e Pallu¹⁵, la veille de la cérémonie nuptiale. Jeanne Jamin, la promise, est l'une des deux filles des aubergistes des *Trois Rois*. Ce mariage a certainement beaucoup contribué à sa réussite économique apparente : la dot de l'épouse, 3000 livres, couvre l'achat de *Sainte-Catherine* en 1748 ; l'héritage de plus de 9000 livres après la mort de sa belle-mère en 1768, lui a certainement permis d'investir dans la construction d'un nouveau bâtiment, qui agrandit l'hôtellerie, comme le révèle l'acte de vente passé chez Radault¹⁶ après sa mort en 1785. Il acquiert aussi, comme on l'a vu, de nombreuses caves dont celles de l'Orangerie.

15. ADIL, 3 E 8/504.

16. Radault, 3 E 5/819.

Bilan : lorsque Louis-Antoine, le frère d'Henri Lourmand, acquiert *Sainte-Catherine* en 1785, il la paie comptant 27000 livres¹⁷, que se partagent ses neveux héritiers. En apparence, c'est une belle valorisation foncière. Henry Lourmand peut apparaître comme un notable qui a fait des affaires. Il est consacré dans cette position sociale, en étant désigné comme député de la paroisse de Saint-Symphorien, comme on l'a déjà indiqué. Il est donc possible, toujours en apparence, de réussir économiquement et socialement dans l'hôtellerie à Saint-Symphorien, comme le montrerait l'exemple d'Henri Lourmand.

Les limites de la réussite d'Henri Lourmand

Aucun de ses enfants ne prend la suite : deux de ses trois fils s'établissent à Nantes et vendent immédiatement *Sainte-Catherine*. L'inventaire des biens révèle la disparition de propriétés acquises par héritage, comme la closerie de la Carré ou le Coq hardi, sans doute vendus pour acquérir ou construire d'autres biens. On observerait plutôt une substitution de propriétés plutôt qu'une accumulation. Enfin, lors de la vente de *Sainte-Catherine* en 1791, certes six ans après sa mort, l'ancien corps de logis est décrit comme étant « en mauvais état ». Peut-on penser qu'il était en bon état en 1785 ? N'y a-t-il pas là plusieurs indices des limites de la réussite d'Henry Lourmand ?

L'effondrement de Jean Paimparé et de son épouse Anne Legoùt, de 1791 à 1805

C'est à eux que Louis Antoine Lourmand vend l'hôtellerie acquise six ans plus tôt. Il a des projets d'achats de biens nationaux et il a donc besoin de fonds ; sans doute aussi est-il déçu par cet investissement. *Sainte-Catherine* est vendue 23500 livres, c'est-à-dire 13 % moins cher qu'en 1785. Même si la propriété n'est pas tout à fait la même, c'est une dépréciation. De plus, les nouveaux propriétaires ne versent que 1500 livres. Ils ne parviennent d'ailleurs jamais à payer totalement cette somme, comme le montrent plusieurs actes passés entre en 1796 et 1805.

17. Radault, 3 E 5/823.



Fig. 5 : Hôtellerie *Sainte-Catherine* (flèche), vers 1910? Carte postale du début du XX^e siècle (archives municipales de Tours). Elle montre la nouvelle école primaire de garçons, ouverte quelques années auparavant, à la place de l'ancienne Aumône Saint-Jean. On voit aussi, à l'Est, une ancienne hôtellerie, qui va être démolie pour laisser place à la nouvelle école de filles et à la salle des fêtes, dans les années 1933-1938. C'est sans doute la partie « nouvellement construite » de l'hôtellerie de *Sainte-Catherine*, par Henry Lourmand, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

En 1800, Jean-Baptiste Paimparé meurt. Sa veuve, Anne Legoût, s'efforce d'abord de tenir seule l'hôtellerie, mais elle est assaillie par les créanciers et ne parvient pas à redresser la situation. En octobre 1802, Radault vend à l'ancan les « *meubles et effets à elle appartenant* ». Il en tire 2522,33 F mais c'est encore insuffisant¹⁸. Elle cherche ensuite des bailleurs, pensant tirer un meilleur profit de l'hôtellerie. Jean Bezard tient l'établissement entre 1803 et 1805. Les bâtiments sont de plus en plus dégradés, comme en témoignent les descriptions du notaire. Les créanciers ne peuvent être remboursés. Finalement, *Sainte-Catherine* est vendue 22 500 F par adjudication judiciaire le 15 avril 1805¹⁹. C'est encore encore un bon prix, mais le domaine est important. Quatorze chambres dont douze dans le beau bâtiment qui donne sur le quai, de vastes écuries et aussi deux maisons à part ; l'une occupée par l'aubergiste, le

18. Radault, 3 E 5/833.

19. Bidault, 3 E 1/1000.

propriétaire et une autre locataire ; enfin une autre également louée. Les caves et jardins de *L'Orangerie* complètent la propriété. *Sainte-Catherine* ne se limite donc pas à l'hôtellerie, d'où sa valeur.

Marguerite Bourreau, la dernière aubergiste : 1805-1840

Jean Cousin et son épouse Marguerite Bourreau acquièrent *Sainte-Catherine* à l'occasion de la vente par adjudication déjà mentionnée. Ils ne semblent pas avoir été aubergistes auparavant mais fermiers, propriétaires à Château-la-Vallière. Ce n'est pas le meilleur indicateur, d'autant que le décès de Jean Cousin en 1808 compromet l'avenir. Marguerite Bourreau, veuve Cousin, se marie en secondes noces en 1810 avec Parfait Delépine, qui ne semble pas avoir été aubergiste lui-même. Cependant, ils vivent à *Sainte-Catherine* jusqu'au décès de Madeleine Bourreau en 1840. Au recensement de 1836, Delépine se déclare rentier et Marguerite Bourreau tout simplement son épouse. Plusieurs locataires habitent les lieux.

Manifestement, *Sainte-Catherine* a cessé d'être active depuis plusieurs années. L'inventaire dressé par M^e Bonneville après le décès de Marguerite Bourreau²⁰ montre qu'elle a vendu des propriétés : les caves de l'Orangerie pour 4000 F, amputant le patrimoine de l'hôtellerie et le domaine de la Vallée : 16000 F, qu'elle tenait d'un héritage. La vente de ces biens vient conforter le diagnostic d'agonie de l'hôtellerie, la dernière du faubourg sans doute au cours de cette période.

CONCLUSION

La disparition des hôtelleries dans le faubourg Saint-Symphorien de Tours après 1840 vient de loin. Des raisons structurelles y contribuent fortement, nous l'avons vu : réorientation de l'espace tourangeau ; rôle de la conjoncture politique qui réduit largement le rôle économique de la Loire et sans doute aussi les flux des voyageurs ; le quartier s'appauvrit certainement au début du XIX^e siècle, comme en témoignent des départs de notables tel

20. Enregistrement de la déclaration de succession : 3Q8861.

celui du notaire Jean-Louis Mireau en 1816²¹. Cependant, la part de l'activité de l'hôtellerie dans les revenus des aubergistes est mal connue. Ils ont pu être tentés d'exercer d'autres activités dans les mêmes locaux et/ou de devenir rentiers, en louant une partie de leur patrimoine. La conjoncture ne saurait sans doute tout expliquer. Au cours de la même période, des aubergistes ont investi et momentanément réussi, comme Henry Lourmand. Le quai était appelé à devenir une voie majeure de circulation. Alors pourquoi n'y a-t-il pas eu un transfert durable, même modeste, des hôtelleries, des voies intérieures du faubourg vers le quai ? D'autres études seront nécessaires pour espérer pouvoir y répondre.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- BAUMIER B. (2007). *Tours entre Lumières et Révolution. Pouvoir municipal et métamorphoses d'une ville (1764-1792)*. Presses Universitaires de Rennes.
- BILLON L. (1998). *Deux faubourgs de Tours : Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde au 18^e siècle*. DEA, université de Tours.
- CHEVAILLIER V. (1999). *Les octrois à Tours*. Mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, université de Tours, 2 vol., Tours.
- LEGROUX G. (1993). *Vivre dans les foyers tourangeaux des années 1770. Étude d'inventaires après décès dressés par M^e Radault, 1769-1780*. Mémoire de maîtrise, université de Tours.
- LIVERNET S. (1981). *Tours du XVIII^e au XX^e. La conservation des éléments anciens dans une ville moderne*. Doctorat d'État, Paris IV Sorbonne, juin 1981.
- LIVERNET S. (1983). *Tours au temps du roi Louis XI*. Le Clairmirouère du temps, Blois.
- MAILLARD B. (2003). *Vivre en Touraine au XVIII^e siècle*. Presses Universitaires de Rennes.

21. Registre des délibérations de la fabrique de Saint-Symphorien extra ; archives diocésaines de Tours.